

P

7
11

PÉLERINAGE
A
NOTRE-DAME
DE CAPELOU

Près Belvès (Dordogne)

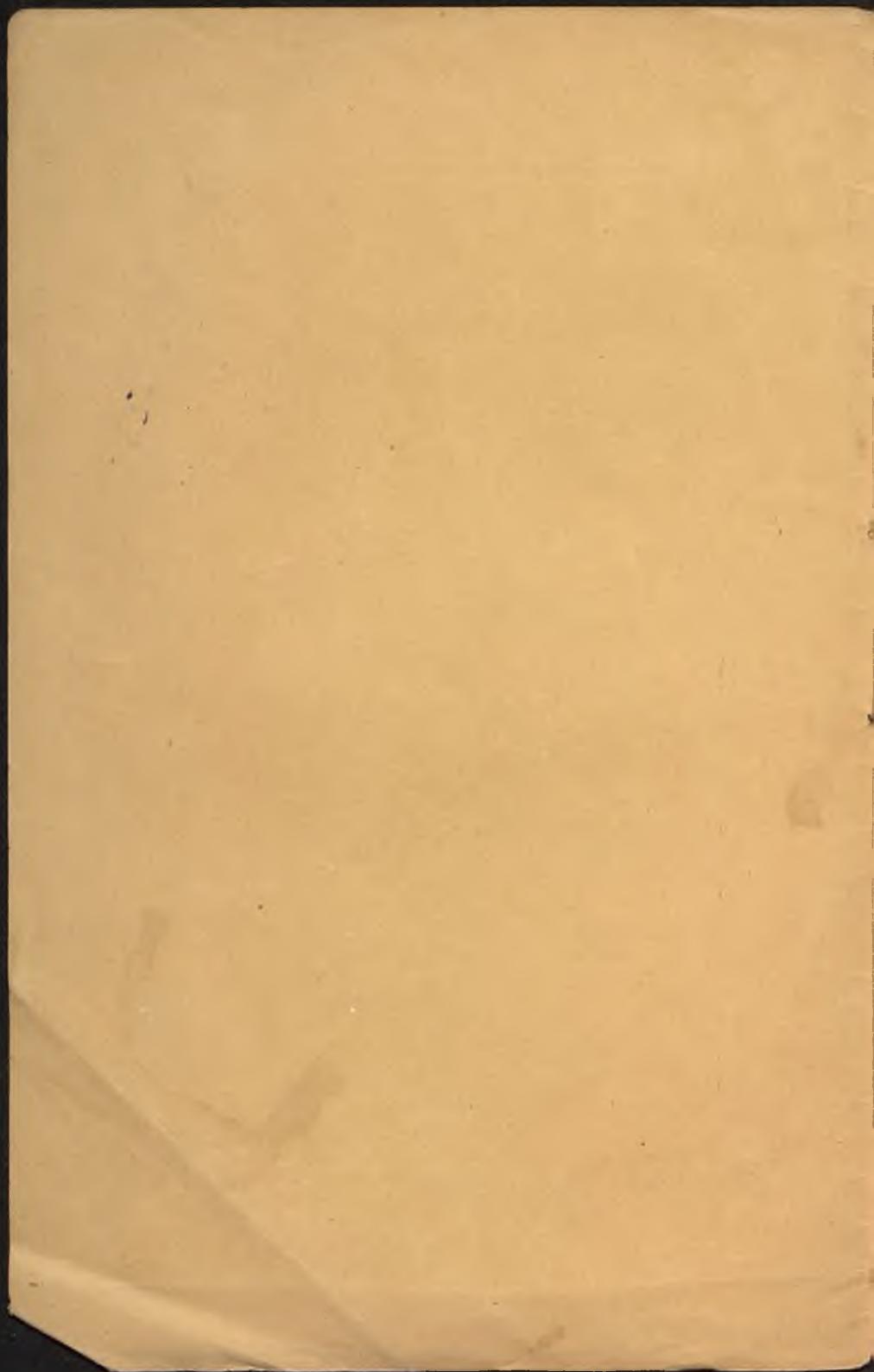
PAR

L'abbé M. MONMONT.

PÉRIGUEUX
CHEZ J. BOUNET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
cours Michel-Montaigne, 24.

—
1869.

058



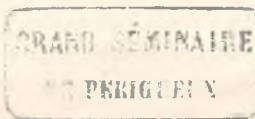
PÉLERINAGE
NOTRE-DAME
DE CAPELOU

Près Belvès (Dordogne)

PAR

L'abbé M. MONMONT.

D 12058



PÉRIGUEUX
CHEZ J. BOUNET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
cours Michel-Montaigne, 24.

—
1869.

712 058
00003085365



PÉLERINAGE

A

NOTRE-DAME DE CAPELOU.

La pratique des pèlerinages est intimement liée au sentiment religieux de tous les peuples et remonte aux temps les plus reculés. Les fervents chrétiens de la primitive Eglise visitaient, au prix de mille dangers et d'incroyables fatigues, le saint Sépulcre à Jérusalem et l'humble maison de Nazareth. Au IV^e siècle, quand le bras des persécuteurs se fut lassé, les peuples affranchis se hâtèrent de profiter des grands bienfaits de la liberté religieuse, pour accomplir aussi de pieuses et lointaines pérégrinations. Au moyen-âge, chaque royaume, chaque province possédait quelque

sanctuaire plus ou moins célèbre, où les générations reconnaissantes venaient s'agenouiller et prier. Pour ne citer que les plus illustres, c'étaient les tombeaux des saints Apôtres à Rome, de saint Jacques-de-Compostelle en Espagne, de saint Thomas-de-Cantorbéry en Angleterre, et dans notre France catholique, les tombeaux de saint Martin de Tours, le grand moine-évêque, et de sainte Radegonde de Poitiers.

Notre Périgord, dont le sol est couvert de monuments religieux élevés de siècle en siècle par le patient génie des générations monastiques, notre Périgord avait aussi ses lieux de pèlerinage, moins connus sans doute, moins fréquentés, beaucoup plus humbles, en un mot, mais visités toutefois par de nombreuses phalanges de pieux voyageurs. Au premier rang de ces pèlerinages, mais après Cadouin, qui possède, comme on sait, une des plus précieuses et des plus insignes reliques, se place Notre-Dame-de-Capelou.

La petite chapelle de ce nom est humblement assise sur les pentes rapides d'un côteau désert, entre de hautes collines couvertes de grands bois. Rien ne signale ce sanctuaire pauvre et nu à l'attention du touriste ou des savants : ce n'est point un monument, une œuvre d'art dont les splendeurs architecturales flattent la curiosité publique et attirent les regards des plus indifférents ; seule, la foi du chrétien a conduit depuis des siècles,

et conduit encore chaque année dans ce lieu les populations reconnaissantes. Qu'on se représente une construction vulgaire, une pauvre chapelle sans voûte, aux murs humides, au pavé inégal, ombragée par des ormeaux plusieurs fois séculaires. A quelques pas, en avant et au-dessous de l'entrée principale, jaillit une source abondante dont les eaux fraîches et transparentes sont avidement recueillies par les pèlerins. A l'intérieur de ce sanctuaire si humble, si dépouillé, l'œil distingue quelques peintures murales à demi-effacées par le temps et l'humidité. A côté du maître-autel, le moins pauvre des trois, sur un petit trône en bois orné de quelques fleurs, est placée la statue miraculeuse. Cette image, en pierre très-dure, mesure vingt-cinq centimètres de hauteur. Elle porte le cachet d'une haute antiquité et les traces des injures du temps. La Vierge est représentée assise; sur ses genoux repose le corps inanimé de son divin Fils. Telle est cette humble chapelle de Capelou, dont le dénuément frappe tout d'abord, et rappelle involontairement à la pensée la divine pauvreté de Bethléem.

A quelle époque remonte la fondation de ce sanctuaire ? A quels événements se rattache cette fondation ? On ne saurait le déterminer d'une manière précise ; les documents authentiques nous manquent à cet égard. Mais voici ce que racontent les traditions populaires du pays :

« A une époque déjà reculée, un berger gardait son troupeau sur la lisière de la forêt qu'on appelle Bessède, à l'endroit où se trouve actuellement la chapelle de Notre-Dame-de-Capelou.

» Il remarqua que l'une de ses vaches, au lieu de paître, comme les autres, restait presque toujours dans un endroit écarté, près d'un fourré de ronces et de buissons. D'abord, il n'y fit pas grande attention. Mais, comme cela durait depuis plusieurs jours, et que la vache n'en donnait pas moins une quantité de lait aussi considérable que les autres, qui paissaient continuellement, il fut frappé de cette circonstance, et il pensa qu'il devait y avoir quelque chose d'extraordinaire.

» Il se rendit donc à l'endroit où la vache se tenait habituellement, on dirait presque en contemplation ; et, ayant écarté, avec son bâton, les ronces et les broussailles, il découvrit une petite statue en pierre de la Très-Sainte Vierge, ayant la forme que l'on donne ordinairement à Marie, quand on la représente sous le nom de Notre-Dame-de-Pitié.

» Frappé de ce spectacle, le berger alla, en toute hâte, avertir le clergé de Belvès. On se rendit en procession à l'endroit où était la statue ; et, après l'avoir vénérée, on la porta en grande dévotion à l'église paroissiale, et on la déposa sur un autel dédié à la Très-Sainte-Vierge.

» Mais, grand fût l'étonnement de tout le monde, lorsque, le lendemain, on ne retrouva plus la statue sur l'autel, où elle avait été exposée à la vénération des fidèles. Comme on ne supposait pas qu'elle eût été l'objet d'un sacrilège, on pensa qu'elle avait été rapportée miraculeusement au lieu où elle avait été découverte.

» On s'y rendit aussitôt, et on y trouva, en effet, la même statue. On comprit, par ce prodige, que Marie voulait être honorée en cet endroit, et on lui érigea une petite chapelle, d'où probablement est venu le nom de Capelou, du latin *Capellula*, petite chapelle (1). »

Quoiqu'il en soit de cette tradition, légende pieuse ou récit vrai, ce que nul ne contestera, ce qui frappe tous les regards, c'est le mouvement de foi, l'élan de piété des pèlerins, attirés en foule à Capelou par les nombreux prodiges qui s'y sont opérés depuis un temps immémorial. L'affluence de ces pieux visiteurs était si considérable autrefois, qu'à certaines époques de l'année, la ville de Belvès ne pouvait suffire à les contenir. Pour leur procurer un abri pendant la nuit, les habitants se voyaient forcés de construire des tentes en pleine campagne. Quel spectacle plus saisissant que celui de ces foules émues, frémissantes, hommes, fem-

(1) Notice sur *Notre-Dame-de-Capelou*, par M. l'abbé Dambier, curé de Belvès.

mes, enfants, accourues au prix de mille fatigues des extrémités du Périgord ou des provinces voisines, pour vénérer une humble image, implorer la protection de Marie ou la remercier de ses faveurs !

Il est extrêmement regrettable que les archives paroissiales n'aient pas conservé la relation des guérisons miraculeuses opérées autrefois à Capelou, et dont les traditions du pays gardent encore quelques vagues souvenirs. Depuis son arrivée à Belvès, M. l'abbé Dambier, curé de cette ville, s'est appliqué à rechercher les faits plus récents dont les témoins sont encore vivants. Il a interrogé les pèlerins et recueilli de leur propre bouche le récit des faveurs signalées dues à la puissante protection de Notre-Dame-de-Capelou. Les limites de notre modeste travail ne nous permettent pas de relater ces faits extraordinaires; qu'il nous suffise de rapporter le trait suivant dont la ville de Belvès tout entière fut, dans les premières années de ce siècle, le témoin émerveillé et reconnaissant :

« Le sieur Boyer, de la paroisse de Belvès, était dans son enfance d'une constitution si délicate et si faible, qu'on ne pensait pas qu'il pût vivre. Sa mère l'ayant voué à Notre-Dame-de-Capelou, il se fortifia à vue d'œil, devint plus tard robuste, et vécut jusqu'à un âge avancé, sans que sa santé se ressentit de sa faiblesse primitive.

» En reconnaissance de cette protection visible de la Très-Sainte Vierge, il faisait célébrer, chaque année, une messe en l'honneur de Notre-Dame-de-Capelou. La vérité nous oblige à dire cependant qu'il fut très-irrégulier dans l'accomplissement de ses devoirs religieux.

» Vers l'âge de 40 ans, il devint aveugle, et, après avoir employé inutilement tous les secours de la médecine, il eut l'idée d'avoir recours à Notre-Dame-de-Capelou. Il s'y fit conduire ; on dit la sainte messe pour lui ; et, à peine le saint sacrifice était-il terminé, qu'il recouvra l'usage complet de la vue, qui lui est restée bonne jusqu'à sa mort.

» Ce fait, connu de tout Belvès, m'avait déjà été raconté par plusieurs personnes ; mais pour plus de certitude, je voulus le recueillir de la bouche même de ce vieillard. J'allai donc chez lui tout exprès, l'année même de sa mort, et, l'ayant interrogé sur ce fait, il m'en donna l'assurance la plus formelle et dans des termes qui doivent être rapportés ici :

« Monsieur le curé, me dit-il, en fait de religion, je n'en crois pas plus qu'il ne faut ; mais, pour ce qui est du fait de ma guérison miraculeuse, j'y crois et je donnerais tout mon sang pour l'attester, si cela était nécessaire. » Dans la bouche de ce bon vieillard, ce témoignage avait d'autant plus de valeur qu'il ne passait pas

pour dévot, et qu'il n'avait pas même fait encore sa première communion. Il ne tarda pas à la faire, et mourut dans de très-bons sentiments (1). »

On pourrait citer encore une trentaine de guérisons extraordinaires ; nous renvoyons le lecteur désireux de les connaître à l'intéressante notice de M. l'abbé Dambier.

De nos jours, les multitudes ne viennent plus aussi nombreuses qu'autrefois à Capelou. Le souffle impur de l'incrédulité, au dernier siècle, en passant sur les âmes, a diminué la foi et paralysé l'ardeur généreuse et sainte des cœurs catholiques. Toutefois, il est juste de le dire, les traditions pieuses de nos pères ne sont point entièrement abandonnées. Pour vous en convaincre, cher lecteur, reportez-vous par la pensée au 8 septembre, fête de la Nativité, et venez avec moi en pèlerinage.

Après avoir rapidement franchi, sur les ailes de la vapeur, la distance qui sépare les rives de l'Isle des bords de la Dordogne et salué du regard les pittoresques contrées traversées par la ligne d'Agen : les curieuses grottes de Miremont, pleines d'ossements et de silex, et naguère explorées par les savants ; la vieille église de Tayac avec son magnifique portail du XI^e siècle ; les flots paisibles

(1) Notice sur *Notre-Dame-de-Capelou*. Cet opuscule se vend au profit du pèlerinage ; on le trouve chez l'auteur, à Belvès, et à Capelou.

où se mire coquettement la ville du Bugue, et enfin, la charmante et fertile plaine de Siorac, nous voici à la gare de Belvès. Gravissons maintenant les pentes escarpées de la montagne, et tâchons d'atteindre, sans trop de fatigues, les hauteurs fortifiées derrière lesquelles s'abrite fièrement la vieille cité belvèsoise. Un mouvement extraordinaire règne dans cette petite ville aux rues étroites, tortueuses, et noircies par le temps. Voici l'antique église ogivale, le cimetière planté de cyprès et le chemin pierreux, bordé de haies vives, qui conduit de Belvès à Capelou. Il est 7 heures du matin. Sous un soleil qui monte splendide à l'horizon et nous inonde de lumière, les pélerins se dirigent à rangs pressés vers le rustique sanctuaire. Tous les âges, tous les costumes, toutes les conditions se trouvent mêlés en ce jour de sainte allégresse : l'enfant marche à côté du vieillard, l'humble paysanne et la modeste ouvrière coudoient les dames opulentes. Cependant, chose touchante, les pauvres et les petits sont de beaucoup les plus nombreux sur le chemin de Capelou.

A travers les branches vertes et touffues des vieux ormeaux, n'apercevez-vous pas le toit de l'humble chapelle ? Quatre mille pélerins sont là, accourus de divers points du département, du Quercy, de l'Agenais, campés en plein air, au milieu de ces champs, de ces prairies et de ces bois, d'où s'exhalent mille parfums salubres. En



attendant de pouvoir pénétrer à leur tour dans l'étroite enceinte, les uns récitent dévotement leur rosaire, les autres chantent de pieux cantiques ou puisent à la fontaine réputée miraculeuse, l'eau salutaire qu'ils emporteront au foyer domestique.

A l'intérieur du sanctuaire, quel beau et touchant spectacle ! Depuis 6 heures du matin, les messes se succèdent sans interruption aux trois autels. Les fidèles qui sortent sont aussitôt remplacés par ceux qui attendent impatiemment au dehors. Avec quelle ferveur ils assistent au saint sacrifice et s'approchent de la table sacrée ! Quel empressement à vénérer la statue miraculeuse ! Les objets : croix, médailles, chapelets, scapulaires, vêtements, petits pains et vases d'eau pour les malades, que l'on fait toucher à la sainte image, sont tellement nombreux, que les prêtres chargés de cet office ont peine à suffire à leur tâche laborieuse. Ainsi s'écoule la matinée tout entière.

Cependant, les cloches de Belvès, sonnées à toute volée, annoncent la cérémonie du soir que l'exiguité de la chapelle ne permet pas d'accomplir à Capelou. Les pèlerins font une dernière visite à la statue miraculeuse, se désaltèrent encore une fois dans le cristal de la fontaine, jettent un dernier regard sur l'humble sanctuaire, et, doucement émus, quittent le désert pour reprendre le chemin bruyant de la ville. L'église paroissiale, malgré ses proportions considérables, ne peut

contenir la multitude des fidèles qui reflue au dehors. Une trentaine d'ecclésiastiques, en habit de chœur, que leur dévotion a conduits à Capelou, prennent place dans le sanctuaire. Les vêpres solennelles, présidées par le curé de la paroisse, sont chantées avec accompagnement d'orgue par des chœurs de jeunes filles, dont la voix pure alterne avec les accents plus mâles des jeunes hommes. A l'issue des vêpres, un missionnaire diocésain monte en chaire et prononce devant cet immense auditoire si recueilli, si plein de foi, un discours approprié à la circonstance. La bénédiction du T.-S. Sacrement clôture ces belles et touchantes cérémonies, et les pélerins se retirent, heureux des émotions saintes d'une journée si chrétienement remplie, heureux aussi, peut-être, des faveurs extraordinaires que leur tendre dévotion pour Marie leur a méritées. Le lendemain et les jours suivants, pendant toute la durée de l'octave de la Nativité, d'autres pélerins viendront en ce lieu, avec la même foi naïve, le même empressement et le même amour. Au jour désigné pour chacune des paroisses environnantes, les pieux fidèles de ces localités y viendront aussi sous la conduite de leur pasteur, avec croix et bannières déployées, célébrer par des chants et des prières la puissance et les bienfaits de l'humble Madone de Capelou.

Capelou réunit, on le voit, tous les éléments qui

font la prospérité d'un pélerinage : il a plu à la Très-Sainte Vierge de manifester par des prodiges, sa prédilection pour ce lieu désert ; les foules émuves y accourent plus nombreuses chaque année ; le concile d'Agen, tenu en 1859, l'a classé au rang des sanctuaires les plus vénérés de la province ecclésiastique de Bordeaux ; les souverains pontifes Grégoire XVI et Pie IX l'ont enrichi des plus précieuses indulgences. Que lui manque-t-il donc pour reconquérir ses splendeurs passées ? un sanctuaire plus vaste, plus en rapport avec les exigences du culte, plus décent et plus digne de la majesté de Celle que les pélerins viennent invoquer.

Ce sanctuaire est déjà à moitié construit : la première pierre en fut posée par Mgr Georges, de vénérée mémoire ; les murs du chœur et d'une partie de la nef ont même atteint quatre mètres d'élévation, et montrent à l'œil charmé leur élégante architecture romane. Pourquoi les travaux ont-ils été interrompus ?

Cette interruption forcée, exclusivement due au manque de ressources, ne sera pas, croyons-nous, de longue durée. Notre pieux et savant évêque a la pensée bien arrêtée de continuer l'œuvre de son vénérable prédécesseur, et de hâter avec le produit d'une quête diocésaine, l'achèvement de ce sanctuaire tant désiré. Les vœux de tous les hommes religieux suivront le zélé prélat dans

l'accomplissement de ce louable et sympathique projet.

En attendant la construction d'un sanctuaire plus digne de votre Mère, continuez, pieux pélerins à vous rendue à rangs pressés à Capelou. Ah ! que j'aime votre enthousiasme religieux, vos libres et généreux élans, vos chants simples et pieux ! Gardez toujours l'ardeur de votre foi, le culte et l'amour de tout ce qui est grand et sacré. Vous ne connaissez, pour la plupart, que la vie simple et modeste des champs ; eh bien ! ne portez jamais envie à ces populations incroyantes qui, au sein de nos villes, glissent si rapidement sur la pente fatale du sensualisme et d'un luxe effréné. Restez au milieu de vos superbes horizons, de vos vertes campagnes, de vos champs féconds, de vos prairies émaillées ; au milieu de cette grande et belle nature dont les magnificences élèvent sans effort, vos âmes vers le divin Auteur de toutes choses. Malgré les défections et les lâchetés de notre temps, soyez jusqu'à la fin, fermes, inébranlables, invinciblement attachés à la foi de vos pères, à cette religion catholique, qui non-seulement assure notre éternelle félicité, mais fait encore le bonheur de l'homme ici-bas.



I
12